

ENQUÊTE PUBLIQUE

AURÉLIEN GAMBONI A Bex & Arts, avec banc de granit et petit livret, l'artiste exhibe une investigation à plusieurs voix autour d'Alice Rivaz.

SAMUEL SCHELLENBERG

Contemporain ▶ Au cimetière des Rois, la tombe d'Alice Rivaz côtoie celle du chef d'orchestre Ernest Ansermet. Drôle de hasard pour cette écrivaine qui pratiquait le piano plusieurs heures par jour, sans pouvoir accéder à la virtuosité faute de doigts suffisamment longs; mais dont les mains n'en ont pas moins écrit parmi les plus belles pages de la littérature romande.

Sa vie de femme libre et émancipée, autrice mais également employée du BIT, est magnifiquement résumée par *Le Tired* (2020), œuvre d'Aurélien Gamboni à découvrir jusqu'en octobre à la triennale d'art dans l'espace public Bex & Arts (*Le Courrier* du 26 juin). Banc de granit, la pièce démultiplie le minuscule trait faisant le lien entre les années de naissance et de mort d'Alice Rivaz, 1901 et 1998. «Ce symbole est une vanité, c'est notre vie entière qui devient tirit, avec une potentialité sémantique très vaste pour un signe aussi simple. Dans le cas d'Alice Rivaz, ce tirit signifie presque 100 ans», sourit l'artiste au pied de la tombe de l'écrivaine. La taille de la stèle de calcaire est presque aussi modeste que les poignes de celle qu'elle commémore, «mais dans ce lieu, ce ne sont pas forcément les plus grands monuments qui attirent l'attention», note Aurélien Gamboni.

A l'ombre d'un arbre, l'artiste né à Lausanne en 1979 nous montre une reproduction 1:1 du tirit réalisée en bronze, à partir d'un moulage clandestin. «Je suis venu ici avec mon fils, qui montait la garde tout en s'insurgeant contre ma manière de faire. Ça m'a rappelé toutes les fois où je protestais parce que mon père, historien de l'art, nous emmenait avec ma sœur aînée dans des églises et autres bâtiments classés, sans autorisation.»

Aurélien Gamboni a découvert la tombe d'Alice Rivaz en venant flâner

dans le parc, il y a plusieurs années de cela, lorsqu'il disposait d'un atelier à l'Usine voisine. Le potentiel d'une œuvre lui est rapidement apparu, après s'être intéressé aux écrits de la native du Nord vaudois, mais il n'était pas pressé. «Si je m'empare d'un sujet, le plus souvent à partir d'un texte de fiction, d'une anecdote ou d'une simple image, c'est toujours pour le long cours. Je laisse la matière me travailler, creuser un sillon dans mon esprit.» Une temporalité qui sied bien à un modus operandi passant par l'enquête, depuis quelques années, «avec le besoin d'élargir la boucle, de laisser la place aux rencontres et de m'exposer à quelque chose de transformateur. Pour moi, une belle conversation vaut autant qu'une œuvre d'art.»

Entre deux bibliothèques

Fils d'une mère plutôt casanière et d'un père grand voyageur, la première pédagogie et le second spécialiste d'art moderne et d'iconoclasme, le jeune Aurélien a grandi «à cheval entre deux bibliothèques», pour cause de divorce. «Très tôt, j'ai compris qu'il y avait plusieurs manières de voir le monde. C'est une partie importante de mon identité», souligne ce père d'un garçon et d'une fille.

Il passe son enfance à dessiner – le médium est parfois son principal mode d'expression –, puis quitte Lausanne pour un bac artistique à Genève, à l'époque un moment d'émancipation pour nombre de jeunes vaudois. Il découvre les squats, où il joue avec son «groupe punk-rock tendance skaters», et enchaîne par des études à la HEAD, avec un master dans la filière CCC, où il forge des outils théoriques et critiques qui lui servent aussi lorsqu'il co-dirige l'espace d'art Forde (2006-2008). Il suivra un cursus supplémentaire à Paris en 2010: un master à Science Po dans le «Programme d'expérimentation arts et politique» chapeauté par Bruno Latour. Puis retour-



Aurélien Gamboni (ici dans son atelier): «Si je m'empare d'un sujet, c'est toujours pour le long cours.» CÉDRIC VINCENSINI

nera à la HEAD, mais cette fois pour y enseigner.

Dès 2010, Aurélien Gamboni s'aventure «sur les plates-bandes paternelles», avec une plongée de longue haleine dans *L'Escamoteur* (vers 1475-1505), huile sur bois attribuée à Jérôme Bosch ou à son atelier. L'œuvre montre un illusionniste et son public en partie complice, à l'image d'un homme en train d'en détrousser un autre, dans un cadre général grouillant de détails et autres symboles – hibou, grenouilles, petit chien ou cigogne. La duperie du bonneteau bat alors son plein sur les

«Pour un signe aussi simple, le potentiel sémantique du tirit est très vaste»

quais de Genève. Et «c'était peu après la crise économique de 2008, pendant laquelle beaucoup d'argent a disparu par d'étranges tours de passe-passe», ironise l'artiste. Lui-même réalise une petite supercherie pour pouvoir admirer l'œuvre, conservée dans un dépôt sécurisé par la Musée municipal de Saint-Germain-en-Laye: il se fait passer pour un historien de l'art.

Face à une matière bientôt pléthorique, Aurélien Gamboni décide de voir plus grand qu'une installation: l'élément principal du projet aura la forme d'une conférence performée. «J'ai beaucoup travaillé pour que ce ne soit pas trop joué. Devant un public, tout de-

vient signifiant, même lorsqu'on se gratte le cou.» Parfaitement menée, la proposition est présentée dans des petits espaces off autant que dans les festivals de performance et autres symposiums, avec la possibilité pour l'artiste de «tester des contextes et des publics différents. Ça décloisonne.» La parenthèse de *L'Escamoteur* n'est pas encore close puisque l'artiste vient d'exposer à Zurich des journaux réalisés en 2017 lors de la Biennale de Lubumbashi. En République démocratique du Congo, l'œuvre de Bosch était un vecteur de discussions au sujet des mines, notamment, où l'escamotage est occidental et concerne les matières premières.

Un banc à «activer»

Dans l'atelier de l'artiste, situé dans les combles d'une demeure à la rue des Terreaux-du-Temple, une table aligne des pierres rapportées de Norvège. Plus précisément de la montagne de Hellssegga, qui surplombe la mer de la nouvelle d'Edgar Allan Poe *Une descente dans le Maelstrom* (1841), dans laquelle le narrateur raconte comment il a survécu à un puissant tourbillon maritime. Avec Sandrine Teixido, artiste et anthropologue, Aurélien Gamboni réalise depuis 2011 une immersion toute en rebondissements dans le texte de l'écrivain et poète, qui les a emmenés de la Norvège à Porto Alegre, au sud du Brésil, en passant par la frontière canado-étasunienne.

Et devrait les porter une nouvelle fois dans le Grand Nord, pour la réalisation d'un film au sommet de l'Hellssegga. Par la collecte d'objets autant que de témoi-

gnages ou de récits, l'enquête démontre que «la nouvelle de Poe est un excellent outil et point de départ pour interroger les mutations actuelles de notre environnement». Aussi la fiction permet-elle ici d'ouvrir de nouveaux espaces pour l'action, également au cœur du projet de recherche FNS «The Anthropocene Atlas of Geneva» mené à la HEAD, auquel il a activement collaboré.

On s'en doute, la sculpture *Le Tired* comporte elle aussi des ramifications et une dimension immergée. A commencer par un livret de 44 pages disponible à Bex & Arts, avec interviews passionnantes au sujet d'Alice Rivaz et extraits de textes, dans une position d'hospitalité consistant à donner la parole. On y discute évidemment de la dimension existentielle du tirit, qui apparaît dans les nouvelles «Une Marthe» (1944) et «La bonne» (1986) – des textes parfaitement riens, traitant de la condition des femmes ou des personnes sans voix.

Quant au banc de Bex, idéal pour une pause durant sa traversée du parc Szilassy, il sera «activer» à plusieurs reprises. Notamment à l'occasion d'une «assemblée des lectrices et lecteurs» d'Alice Rivaz le 13 septembre, autour de l'ouvrage et de la sculpture *Le Tired*. Cette dernière s'installera ensuite au Grand-Lancy, la Villa Bernasconi étant partenaire du projet, dans un espace extérieur encore à définir. «Le programme va se poursuivre sur plusieurs années, tandis que ma position s'estompera progressivement.» Une émancipation toute riverenne, là aussi. |

Triennale Bex & Arts, parc Szilassy, Bex, jusqu'au 18 octobre, www.bexarts.ch

